

Un Enfant Martyr

On ne considérait autrefois comme des enfants martyrs que les pauvres petits étres rousés de coups par des gens dénutrés. Les auteurs de ces sévices manquaient de psychologie presque autant que de douleur, car ils risquaient la dénonciation qui les pouvait envoyer en prison. Les enfants martyrs d'aujourd'hui, loin d'être battus, ont choqués, adulés, encensés—mais affreusement exploités.

Ce sont les jeunes prodiges dont on proclame le génie avant qu'ils sachent compter jusqu'à cent. La plus illustre et la plus pitoyable de ces victimes (on n'oserait dire qu'il s'agit d'un enfant "déséquilibré") est ce gamin américain, le fameux Jackie Coogan, l'un des rois des "stars", qui à peine âgé de huit ans, doit se résigner à ne jamais jouer aux billes pour jouer... le rôle du "gosse" dans les films universels de Charlie. Ses parents (oh! les précieux managers!) ont renoncé à toute vaine occupation personnelle afin de se consacrer à la gloire lucrative de leur héros en herbe; ils ont été brillamment assurés l'avenir, en même temps que le leur, grâce à la générosité de la firme qui lui alloue par contrat un traitement fabuleux de cinq cent mille dollars, plus de huit millions de francs au cours actuel du change, sans compter un important prélèvement sur les bénéfices de la Société. Le "studio", comme on voit, remplace avantageusement l'étude. L'Amérique ne souffre pas d'une crise de dépopulation. Sans quoi, il y aurait, dans cet exemple moralisateur, un irréfutable argument pour stimuler une natalité fléchissante.

"Ayez des enfants, beaucoup d'enfants!" Si l'un d'eux possède une frimouze intelligente et se montre capable de gestes expressifs et d'une mimique adroite, il pourra brigueur, dès son sevrage, la magnifique succession de Jackie, qui prendra sa retraite sur ses vieux jours—à l'âge de douze ou treize ans."

La famille Coogan, on le devine, doit répondre à souriant aux lamentations des pères, accablés de progéniture, qui succombent sous leurs charges financières.

—Comment! Vous avez des enfants à nourrir! Mais c'est inexplicable! Jackie est un gargon si délicat qu'il pourvoit à tous nos besoins. A cinq ans, ils offraient à sa mère un collier de perles de millionnaire. A six ans, il achetait, à l'intention de ses parents, un palais à Los Angeles, et, à sept ans, il dotait toutes ses cousines. Cette année, enfin, il a la bonté de mettre à notre disposition l'intégralité de ses revenus considérables.

—Mais sait-il lire? demandera-t-on.

—Lire! Le chéri ne s'en soucie guère! Et nous non plus! Il n'a jamais eu le temps d'apprendre ses lettres. Le premier mot qu'il a balbutié, dans les bras de sa nourrice, était le mot: cinéma. Son irrésistible vocation parlait déjà!

Nous regrettons, quant à nous, qu'entre deux films, cet artiste—minuscule et grandiose—ne se soit pas avisé de dicter ses mémoires. Nous y trouverions peut-être, à condition que ces pages n'eussent pas été inspirées par un octogénaire imaginaire, de ces aperçus mélancoliques, sensibles à l'air d'un Dickens. Quel jugement l'enfant, coussu de banknotes, porterait-il sur ce monde, où, à peine débarqué, il a été embauché au travail! En concrétisant une impression confuse, mais certaine: "La vie serait belle si l'on ne gagnait pas tant d'argent!"—Marcel Laurent.

JEU ALLEMAND

Paris.—On parle de 20 ou 30 milliards de marks-ort. Mais nous avons souvent montré que ce qui importait, c'était moins la somme totale à verser par l'Allemagne que la valeur actuelle de cette somme. Or, cette valeur actuelle dépend de l'échelonnement des paiements: 80 milliards, à payer en cinquante ans, ne font guère en valeur actuelle que 30 milliards. Un moratorium, en reculant les premiers paiements, réduit la valeur actuelle jusqu'à la rendre presque nulle; et c'est peut-être la plus forte raison de le refuser.

D'autre part, il est inadmissible que l'on se diverte à dresser un bel état de paiements, sans prendre des assurances très fortes qui lui sera exécuté. Tout le monde admet la nécessité d'un emprunt international affecté aux réparations, de telle sorte que le problème revient en fin de compte à trouver un gage qui assure cet emprunt. C'est ici que la présence des Alliés dans la Ruhr leur donne l'avantage, et il est bien évident que c'est sur la Ruhr que le service de l'emprunt serait gagé. Le gage est suffisant pour assurer les souscripteurs, et nous avons déjà montré le mécanisme à construire sous une forme ou sous une autre: par exemple, prélevement par l'Etat allemand d'une partie de la recette brute de la Ruhr, qui lui fournit les devises nécessaires; remboursement aux industriels par des concessions de recettes d'Etat à l'intérieur de l'Allemagne; évacuation progressive de la Ruhr à mesure que le pays se transformerait en gage économique.

La langue anglaise comprend au-delà de 20,000 mots qui viennent de la langue française.

LA GIFLE

"Quelle sale nature, ce Trique!" déclaraient ses amis et pensaient les siens.

Et par le fait, comme on dit, c'était un homme qui savait ce faire craindre.

Oscar Trique jouait avec satisfaction ce rôle de tyran domestique. On tremblait dans sa famille dès qu'il se réveillait, on craignait ses colères. Il briaait un verre pour un rien, il jetait par la fenêtre ou dans la cheminée le poulet ou tout autre plat qu'il jugeait mal cuit. Sa femme et ses deux filles, résignées, baissaient le nez; la petite bonne rougissait et tremblait comme une gelée de groseilles.

Son autorité illimitée se manifesta même une fois contre les éléments: il montra le poing à la pluie et aux éclairs qui contrariaient un projet de promenade.

—Singulier courage! murmura la douce Mme Trique, sans être entendue, heureusement.

Avec son nom et un tel caractère, Trique était complet.

Un jour, au bord de la mer bretonne, à Kertzez, près Brest, sa perpétuelle fureur fut mise à l'épreuve.

Son charmant voisin de villa, Roger Perret, qui possédait un caboteur à un mât, gréé en cotre: la Navette, lui proposa une balade au large, histoire de tirer quelques oiseaux singuliers: macreuses, hultriers, perroquets, qui avaient coutume de villégiaturer entre juillet et août sur une île rocheuse, à quelques milles de là. On disait dans le pays, que ces volatiles arrivaient du Japon, aux premières fortes chaleurs, et qu'ils reprenaient leur vol ensuite; c'était bien possible après tout.

Après déjeuner, la brise étant bonne, Trique et Perret s'embarquèrent; le sloop quitta le port, blanc et silencieux comme un cygne.

Dès que la Navette eut atteint le large, le vent tomba net; le bateau ne bougea guère plus qu'un ponton. Décidés à attendre patiemment que la brise recommençât à souffler, les deux hommes s'étendirent sur le pont; l'unique marin composant l'équipage, le gars Piriou, en fit autant, à l'arrière.

Un temps idéal! Le ciel et la mer d'un bleu blanc ressemblaient à une belle affiche de compagnie de navigation; le soleil coulait de l'argent dans les rides de l'eau.

Avant de s'allonger pour dormir un brin, Piriou et les deux yachtsmen avaient jeté un coup d'œil panoramique; rien n'apparaissait dans le désert atlantique; la côte bretonne ne se devinait même plus que vaguement. Cet immense silence invitait à une heure de bon sommeil. Tous trois s'y apprêtèrent: Piriou toujours à l'arrière, les messieurs au beau milieu du pont, la nuque sur les mains croisées.

Au bout de quelques secondes, l'équipage et les passagers ronflaient.

Un coup de canon ébranla l'air, on entendit un rapide "ffrrr..." par-dessus le mât, quelque chose tomba dans la mer, à 200 mètres environ, faisant un trou qui bouillonna.

Les deux passagers étaient déjà debout; le matelot, lui, se contenta d'ouvrir l'œil gauche.

—Qu'est-ce que c'est? demanda Trique, décomposé.

Roger Perret interrogea Piriou: —Qu'est-ce que c'est?

—S'accoudant seulement sur un paquet de filin godronné:

—J'm'en doute ben, sourit-il de sa grande bouche à trois dents.

—De quoi te doutais-tu?

—Eh! he! done! y z'ont placardé l'avis, alors y z'ont fait comme y z'ont dit...

Un second coup de canon, un nouveau "ffrrr..." par-dessus le mât, encore un trou bouillonnant dans l'eau, mais si près, cette fois, que l'avant fut balayé d'écumé.

—Ah! ou! comprit subitement Perret, on fait des expériences d'artillerie de marine, on l'a affiché à la mairie... J'ai cru que c'était dans une autre direction.

Trique, dressé sur la pointe des pieds, hurlait dans l'infini, les mains en portevoix, sur un ton de commandement déchirant: —Cessez le feu! Cessez le feu!

Puis, ayant prononcé un juron effroyable, il disparut dans l'ouverture carrée de la cale.

Piriou ne s'en faisait pas.

—L'officier vous ben ouz qu'on vise l'a-l'heure, avec sa jumelle.

L'équipage de la Navette ne se trompait point: on entendit un grognement sourd du canon, fort loin, du côté opposé.

Roger avait beau appeler Oscar, l'autre n'émergeait pas de la cale.

—Il n'y a plus de danger, cher ami, ils tirent vers Porspodec maintenant.

Rien n'y fit, Trique ne sortit ni un mot, ni la tête.

Enfin la brise fraîchit, la Navette pencha et reprit le flot.

—Le vent s'est levé, cria Perret à son invité. Allons-nous aux oiseaux? Une voix faible monta: —Je préfère rentrer, s'il vous plaît!

Un quart d'heure après le débarquement, il y eut une scène terrible entre les deux hommes. Sur la terre ferme, Oscar Trique venait de retrouver tout son courage, toute son énergie. La terrasse de l'hôtel, pleine de tricoteuses, de bridgistes, de buveurs retentissait de ses colères, et Perret commençait d'en avoir les oreilles échauffées.

—Je vous ai fait mes excuses, réitéra le propriétaire du sloop, vou-

PAS FEROCE, MAIS ATTENTION



Voudriez-vous avoir un petit chaton... vient de s'établir au Parc Audoubert, sous la direction de M. le Professeur Harrell T. Mead, du département de zoologie de Tulane.

lez-vous que cet incident soit clos, une fois pour toutes?

Malgré cela, Trique redevenait de plus en plus Trique.

—Ce serait trop commode... En exposant ainsi la vie de votre conjoint invité, vous vous êtes conduit comme un imbécille!

A la dernière syllabe de l'insulte, une large main s'abattit sur la joue de Trique, main rendue rugueuse et solide par l'exercice quotidien de la voile et de la godille.

Le tyran domestique ne pensa pas à se venger, même sommairement; il avait trouvé plus fort que lui. Il jugea donc prudent de ne pas compliquer la malheureuse fin d'une malheureuse journée. Le froussard à son bon sens, tout comme un autre.

Perret attendit en vain un geste ou une réponse; ayant constaté que Trique avait perdu subitement le don de la parole, il se retira.

Les dames, les joueurs et les amateurs d'apéritifs se regardèrent, stupéfaits.

Le petit chasseur de l'établissement, planté devant le client muet, le contemplait avec tant d'obstination, son regard était si gouailleur, que Trique, horrifié, finit par lui dire sévèrement:

—Dis donc, toi aussi, tu veux recevoir une gifle?—Maurice Vaucaire.

Au Sujet du Stylo

Les Anglais ont réclamé récemment la paternité d'une invention, celle du stylo, et ils en font remonter l'origine chez eux à l'année 1754. Eh bien! il faut le dire, ils ont tort—comme par hasard.

C'est en France que l'idée de la plume-réservoir a vu le jour. On lit, en effet, dans le Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658, publié par M. Fauzère, cette curieuse remarque:

"Nous fîmes voir un homme qui a trouvé une merveilleuse invention pour écrire commodément. Il fait des plumes d'argent, où il met de l'encre qui ne sèche point, et sans en prendre, on peut écrire de suite une demi-main de papier. Si son secret a vuogue, il se fera riche en peu de temps, car il n'y a personne qui n'en veuille avoir. Nous lui en avons aussi commandé quelques-unes. Il les vend dix et douze francs à ceux qu'il sait avoir fort envie d'en avoir."

Mais ce n'est pas tout. Le porte-plume réservoir est décrit, avec figures et à l'appui, dans un ouvrage publié en 1723 et dont voici le titre: "Traité de la construction et des usages principaux des instruments de mathématique, par N. Bion, ingénieur du Roi."

Enfin, toujours au XVIIIe siècle, Leibnitz faisait déjà usage d'un de ces appareils, qu'il nommait une "plume sans fin". Le philosophe en parle, dans une de ses lettres, comme étant "d'une curiosité et d'une commodité extraordinaires."

Le stylo existait, on le voit, bien avant qu'on eût songé, de l'autre côté de la Manche, à l'imaginer. Quant à la plume d'or qui termine, de nos jours, nos appareils modernes, elle était en usage depuis longtemps.

C'était en sens faisant expédier de Paris à Clercy, ainsi qu'en témoigne cette lettre qu'il adressait à Thirlot, le 24 novembre 1734:

"Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec des plumes d'oïson."

L'AVIATION A BON MARCHÉ

Londres.—Le récent exploit de Barbot, l'aviateur français qui a traversé la Manche aller et retour avec un planeur marin d'un moteur à faible puissance, permet d'espérer que l'aviation deviendra bientôt un passe-temps à la portée de toutes les bourses. Le prix d'un appareil analogue à celui de Barbot pour deux personnes ne dépasse pas 150 livres sterling, et la consommation de l'essence de pétrole pour un voyage identique à celui de l'aviateur français ne coûte que seize pence.

Plusieurs appareils sont déjà en construction pour le concours de planeurs à moteurs du duc de Sutherland qui doit avoir lieu en septembre. Les essais de ces avions commenceront d'ici deux mois.

Les Femmes d'Affaires

La femme moderne est-elle une femme d'affaires? Certains représentants du sexe fort prétendent que non, d'autres prétendent le contraire. Lesquels ont raison et lesquels ont tort?

La femme moderne cherche les occasions, peu importe qu'elle ait un besoin immédiat de ce qu'elle achète, pourvu que ce soit une occasion.

Une femme part pour acheter une paire de gants de soie et revient d'immanquablement avec un chapeau, deux candélabres, une nouvelle marque de poudre de riz, deux petits souliers vernis pour chausser ses petits pieds mignons et une robe légère qui moulera sa taille de déesse.

Il existe des femmes qui trouveront moyen de dépenser dans leur samedi après-midi toute la paye de leur mari en occasions "uniques" de toutes sortes.

Par contre la femme moderne n'a pas peur de marchander dans un magasin, et elle n'achètera que ce qu'elle veut bien acheter et rien autre.

Il n'est pas toujours de même de l'homme—le roi de la création—l'homme sera alliché par une annonce d'une chemise, dans un vitrine, marquée à \$2.95, il entrera au magasin et achètera une chemise de \$12.98.

La femme sait refuser lorsque la marchandise n'est pas celle qu'elle veut avoir; l'homme ne sait pas.

Tout en dépensant beaucoup la femme dépense encore moins que l'homme et, de plus, elle sait donner au foyer un confort que l'homme seul ne peut donner.

La femme saura toujours se tirer d'affaire avec la paye de son mari, mais le mari, laissé à lui-même, aura toujours besoin du secours d'un ami pour se rendre au bout de sa semaine.

Allons, laissons les femmes conduire nos foyers et nous nous en trouverons beaucoup mieux.

LE STATUT DE L'EGLISE DE FRANCE

J'aurais déjà dit que le projet de statut légal de l'Eglise de France soumis au Saint-Siège, accepté par lui et communiqué par le nonce à M. Poincaré, avait été confié par le président du Conseil à l'examen de trois juristes, MM. Héhard de Villeneuve, Berthélemy et Boudant.

Ceux-ci viennent de remettre à M. Poincaré leur rapport dont les conclusions sont favorables au projet et le déclarent conforme de tout point à la législation française. Ce projet envisage, comme on sait, la constitution d'associations diocésaines, qui respectent le principe de la hiérarchie catholique et donnent à l'Eglise le droit légal à l'existence. Si je suis bien informé, la question troublante des dons et legs, que les associations diocésaines n'ont pas qualité pour recevoir, se trouve en même temps résolue; car si elles n'ont pas droit aux dons et legs à titre gratuit, elles y ont droit à titre onéreux, c'est-à-dire à charge pour elles de remplir les obligations en vue de quoi le donateur constitue son offrande. D'autre part, le Vatican, d'accord avec l'épiscopat français, aurait renoncé à réclamer le retour à l'Eglise des biens ecclésiastiques non attribués c'est-à-dire à tout son ancien patrimoine. Désintéressément qui témoigne d'un souci de pacification qu'on ne devra jamais oublier. On peut se réjouir franchement de voir, après tant d'années durant lesquelles elle a vécu au prix de sacrifices innombrables, l'Eglise de France rentrer dans la légalité. Il y a un an, cet accord aurait revêtu un sens plus profond, aurait été vraiment un retour. Mais, depuis lors, la création, dans plusieurs diocèses, de syndicats ecclésiastiques—qui rendent en somme, inutile les diocésaines—a montré que la légalité possédait plusieurs portes d'entrée, et non des portes dérobées. Cependant, il reste que ce statut légal, par sa solennité même, atteste hautement la bonne volonté des parties, et que les rapports de l'Eglise et de l'Etat entrent dans une nouvelle phase depuis longtemps prévue. Plutôt qu'un avantage, le diocésain constitue un témoignage qui a son prix.—Louis Martin-Chauffier.

La Cuisson d'Aliments

Faut-il cuire les aliments? Non, affirme ex cathedra le professeur Charles Richet dont la parole fait autorité. Oui, riposte le docteur Gauducheau, qui n'est pas moins qualifié. Encore une fois Hippocrate et Galien sont en désaccord.

La question est d'importance. Elle est même vitale: to be or not to be! Les profanes pourraient s'en trouver cruellement embarrassés, si tout homme de bon sens n'avait voix au chapitre.

Le docteur Gauducheau, qui préconise la cuisson, peut, en faveur de son opinion, invoquer l'habitude, une habitude séculaire et même à peu près universelle, car les peuplades arriérées qui ne la partagent pas sont assez rares. Mais toutes les habitudes ne sont pas bonnes. Il en est qui sont des superstitions, et il s'agit précisément de savoir si tel ne serait pas le cas de celle-ci. Méfions-nous des pétitions de principe!

On nous dit bien que "sans la généralisation de cette mesure de désinfection alimentaire, aucune cité, aucune agglomération humaine n'aurait été possible" à cause de la contamination du milieu par les vers intestinaux, les vibrions et les bactéries pathogènes, que le feu a l'inestimable effet de détruire. A ce compte-là, les animaux, dont l'infériorité tient, dit-on, à ce qu'ils ignorent l'usage du feu et l'art de la cuisine, auraient tous depuis longtemps disparu, et l'homme lui-même, ou l'anthropoïde dont il procède, les aurait rejoints dans le néant.

Il n'y a pas si longtemps, après tout, qu'il a franchi cette étape. Dix mille ans? Douze mille ans? Qu'est-ce qu'une centaine de siècles au regard des deux cents millions d'années au cours desquelles s'est graduellement élaborée sa pulpe cellulaire?

Ajoutons que l'ancêtre humain qui s'avisa le premier de faire chauffer sa pitance, n'avait probablement nul souci d'une hygiène qu'il ne pouvait même pas concevoir, et que les considérations biologiques ne le touchaient guère. Il a dû s'inspirer plutôt d'une préoccupation de gourmandise ou d'un vague instinct de prévoyance.

Qui sait, hélas! si ce jour-là, ce précurseur n'avait pas amorcé cette dégénérescence de l'espèce dont, malgré la prodigieuse lenteur de l'évolution des êtres, de subtils observateurs croient apercevoir déjà les symptômes prémoniteurs?

Ce ne sont pas là, comme on pourrait le supposer, des hypothèses académiques, de simples vues de l'esprit. Depuis les admirables travaux de Candolle jusqu'aux études des physiologistes contemporains sur la matière vivante, tout semble conspirer à démontrer que la cuisson désintègre nécessairement les aliments naturels pour les transformer en quelque chose de différent et sans doute d'inférieur. Il y manque, en tout cas, les caractères, altérés ou détruits par l'action de la chaleur d'une part, de l'hydrogène et de l'oxygène de l'autre part, qu'ils doivent à la chlorophylle, aux diastases, aux acides aminés, aux essences, aux éthers, etc. Il n'est pas jusqu'à l'équilibre minéral du sang, fonction des sels des légumes et des fruits crus, qui n'en soit troublé. Or, personne n'ignore que nombre de maladies procèdent directement de cette perversion humorale.

Chose curieuse et qui semble tendre à confirmer la thèse, la paléontologie nous révèle que la plupart des diathèses, dont on ne retrouve antérieurement aucune trace, commencent à apparaître et à s'accroître de plus en plus vers l'époque où l'homme quaternaire ayant découvert le feu et appris à forger des armes, se mit à faire cuire ses aliments et à manger de la viande!

Ce n'est pas tout. Il reste encore la question des vitamines—le dernier cri de la science.

Il est aujourd'hui démontré, comme le rappelle le professeur Charles Richet, qu'une alimentation comprenant, en conformité de la diététique naguère à la mode, des matières azotées, des corps gras et des hydrates de carbone, ne constitue pas une alimentation complète ni suffisante s'il ne s'y ajoute pas ces éléments que nous mystérieux qu'on a baptisés du nom de "vitamines." Lorsque les vitamines font défaut, il s'ensuit un délabrement plus ou moins rapide, qui finalement se solda par une de ces maladies dites "maladies de carence" ou "avitaminoses" dont le scorbut et le béri-béri sont les formes les plus graves. Or, la cuisson détruit les vitamines!

C'est en vain qu'on objecte que ces maladies ne s'observent chez les colons qui vivent de conserves que dans des conditions très exceptionnelles de dénutrition. Cela s'explique par le fait que l'alimentation par les conserves—où nulle vitamine ne peut résister au surchauffage—n'est jamais exclusive. Il est, somme toute, assez rare qu'il ne s'y adjoigne pas quelques légumes ou quelques fruits crus. Cela suffit à la rigueur pour sauver la mise aux colons, dont toutfois pas mal, ne l'oublions pas, ne nous venions pas très brillants. Est-ce que, si meurtrière que soit la guerre, il n'y a pas pourtant des cancéux qui reviennent, parfois même sans une égratignure? Cela ne prouve pas qu'il y fasse bon.

Le chant de l'oulette peut être entendu à une distance d'un mille par une seule personne.

Trucs de Contrebande

On a arrêté récemment, en gare de Molsheim, onze femmes dont les formes par trop plantureuses avaient attiré l'attention des douaniers alsaciens. Toutes les onze furent trouvées porteuses de bidons répartis autour de leur corps et ces bidons contenaient de l'alcool qu'elles espéraient passer en fraude.

On ne compte plus les inventions diaboliques destinées à faire franchir la frontière, sans payer de droit, aux dentelles, au tabac, aux allumettes ou à l'alcool. Il existe d'ailleurs des musées spéciaux de ces engins truqués et l'on y peut voir des blocs de pierre creusés, des carreaux de ciment, des rouleaux de tapis, des pompes à bière, des boîtes à bonbons, des livres transformés en réservoirs secrets. Tous ces moyens sont connus de nos jours et les douaniers ont vite fait d'éventer la mèche.

Voici pourtant une histoire moins répandue, une histoire comico-macabre, qui m'a été contée jadis par un haut fonctionnaire des douanes:

Dans un train de marchandises qui pénétrait en France, se trouvait un wagon transformé en chapelle funéraire et qui contenait le cercueil d'une personne fort riche, disait-on, et morte peu de temps auparavant, à l'étranger. Bien entendu, ce wagon semblait, si j'ose dire, le plus catholique du monde. A la frontière, on n'y prêta pas attention. Mais, à l'arrivée à Paris, les douaniers de service remarquèrent l'étrange allure des employés des pompes funèbres qui virent, avec une voiture de transport, prendre livraison du cercueil.

Les employés ordinaires faisant ce métier-là tous les jours ont l'air indifférent. Ceux-ci semblaient exagérément tristes, les épiâ. Quelques mots saisis au vol paraurent étranges. On fila la voiture qui, au lieu de se diriger vers une autre gare ou vers un cimetière, entra tout de go dans une villa de banlieue. La police, avertie, fit irruption dans cette ville au moment précis où l'on venait d'ouvrir le cercueil. Au lieu de ce qu'on imagine, il contenait des mètres et des mètres de dentelles de prix.

Les fraudeurs avaient trouvé se moyen inédit pour leur faire passer la frontière.

A CHACUN SON REGIME

Il y a quelque temps mourait, je ne sais plus où, une centenaire. Interrogée avant son dernier soupir, elle avait déclaré attribuer sa longévité à sa sobriété. Elle n'avait jamais bu que de l'eau.

Quelques jours après, décédait en Bourgogne un vieillard de 103 ans. Interrogé avant sa dernière heure, il avait assuré avoir dû son âge aux belles bouteilles dont il avait usé. Il n'avait jamais bu que du vin.

L'autre jour, une vieille dame mourait à cent sept ans exactement. Cette personne un peu mère soulevait qu'elle avait dû sa bonne santé au fait qu'elle avait toujours bu et mangé n'importe quoi, sans faire attention. Elle avait bu du vin, elle avait bu de l'eau; elle avait bu de tout.

Où est la vérité? Quel régime suivre? Il est probable que ces trois vieilles personnes avaient raison toutes les trois. La nature est variée. Rien de plus fou que de la plier à une loi uniforme. L'un se trouve bien de manger de la salade, qu'un autre ne digère pas. Un tel absorbe dix œufs durs, tandis que son frère ne supporte pas un jaune à la coque.

Ces observations sont banales. Chacun peut les faire; mais personne ne veut en tenir compte. Il y a, en ce moment, partout une rage d'uniformisation tout à fait antiscientifique. Chacun veut plier son voisin à son régime. Le démocrate veut démocratiser le monde; le communiste veut tout rendre communiste; le royaliste n'admet que des royalistes. J'aurais un ami dont l'estomac, pour sa digestion, fabriquait trop d'acide chlorhydrique. Content du régime qu'on lui avait infligé, mon camarade importunait son entourage pour lui imposer sa façon de vivre. Il se fâchait quand ceux qui, eux, manquaient d'acide chlorhydrique, se refusant à manger comme lui et à prendre ses médicaments.

Ce petit travers n'était pas méchant. Il n'a d'importance vraiment qu'en politique où chacun veut, à coup de lois et de potences, faire suivre à l'humanité entière le régime qui lui paraît agréable... Mais le jour où le buveur d'eau ne voudrait plus catéchiser le buveur de vin, ou le buveur de vin ne voudrait plus renier le buveur d'eau, la vie ne serait plus drôle du tout, car ce serait la fin même de la politique.—Louis Forest.

COMMENT AIMENT LES FEMMES

Voici une curieuse définition donnée par un journal italien sur les différentes manières dont les femmes aiment:

L'Italienne, aime par tempérament; l'Espagnole, par plaisir; l'Allemande par sensualité; la Russe par vice; l'Orientale par habitude; l'Australienne par virtuosité; la Polonoise par esprit; la Flamande par devoir; l'Anglaise par hygiène; la Créole par instinct, l'Américaine par calcul, la Française provinciale par ennui; la Parisienne, par curiosité.

FAITS DIVERS

Paris.—M. Poincaré a déclaré aux membres des commissions des finances et des affaires étrangères de la Chambre des députés que l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises n'est pas nécessaire à la sécurité de la France. L'occupation de la Ruhr, a-t-il ajouté, est essentiellement destinée à forcer l'Allemagne à payer les réparations. Il a réitéré que la Ruhr serait évacuée en proportion des paiements faits par l'Allemagne. L'occupation de la rive gauche du Rhin est considérée par le gouvernement comme une sécurité militaire suffisante.

Les Parisiens, dont la vie est constamment mise en danger par les 30,000 automobiles qui circulent journellement dans leur ville, ce qui fait une automobile par trente personnes, sont un peu rassurés depuis le retour des Etats-Unis de M. André Citroën, le "Henry Ford" français! "Paris, a dit M. Citroën, pourrait permettre à 200,000 autos de circuler. Les rues sont à présent moins dangereuses qu'elles ne l'étaient à l'âge du fiacre, et il se passera encore cinquante ans avant que Paris ait autant d'autos que New-York et certaines autres cités américaines.

L'opium et ses dérivés, la morphine et l'héroïne, proviennent des Indes, de la Perse, de l'Egypte, de la Turquie et de la Chine. Dans ce dernier pays, cependant, la culture de l'opium est interdite et ne se pratique que clandestinement. Aux Indes, le gouvernement maîtrise et la production et la vente de l'opium. En 1919-20, le rendement de l'opium de ce seul pays s'est élevé à 971 tonnes. Il est certain que les besoins médicaux et pharmaceutiques sont insignifiants en comparaison de l'énorme quantité d'opium qui se débite clandestinement. Les forces morales du monde entier ne devraient-elles pas s'unir dans un même effort pour délivrer l'humanité du fléau des narcotiques? Il importerait de supprimer la surproduction.

Thomas Edison affirme que 85 pour 100 des connaissances humaines qui s'acquerraient dans les écoles s'apprennent par les yeux et que les vues animées constituent le meilleur médium de diffusion de ces connaissances. Aussi le grand inventeur américain conclut-il que le cinéma exerce une immense influence dans le monde moderne. Aux éducateurs de donner une saine direction morale à l'enseignement par le film.

M. Jess Bloch, président de la Tobacco Merchant Association des Etats-Unis, a déclaré aujourd'hui devant les 400 membres de l'Association réunis en convention que des campagnes très actives sont engagées actuellement dans tous les Etats-Unis contre le tabac sous toutes ses formes dans le "but avoué d'ensevelir le tabac dans le même tombeau que John Barleycorn."

LES COUSSINS

Les coussins jettent une note moelleuse et chatoyante sur notre confort moderne; nous les aimons et nous ne dédaignons pas de les fabriquer nous-mêmes pour leur donner un caractère plus original.

Avant de nous occuper de l'enveloppe brillante, constituons le "corps" du coussin. Aurons-nous recours à des chiffons tassés ensemble? Mieux vaudra, s'il s'agit d'un coussin long, une couverture roulée, et, si nous préférons un coussin rond, employons plutôt un édredon ou un oreiller dont nous rabattons les coins.

Car nos coussins seront très gros. Tant pis si nous n'en avons pas beaucoup... La belle taille l'emportera sur la quantité... Mais il va sans dire que si nous le pouvons, nous aurons des coussins à la fois gros et nombreux.

La "forme" du coussin sera déterminée par une étoffe formant doublure; puis nous recourrons la face avec un tissu de notre choix, soie ouie ou piqué, velours, voire Jouy ancien. Les accessoires d'ornementation, ceux qui donneront au coussin sa personnalité propre, nous les trouverons soit dans les "réserves" de nos tiroirs, soit dans les magasins qui les vendent à part... Choisirons-nous des motifs de dentelle, des résilles de perles, des glands et des galons dorés? Broderons-nous des dessins fantaisistes